

Invite 05 : un enfant se perd, puis retrouve son chemin.

Invite 06 : une princesse décline l'offre de mariage d'un prince.

À la soupe !

Un chaton roux se prélassait sur le lit d'une chambre d'enfant.

— Tu sais Dinah, c'est pas grave d'être punie, je me suis vraiment perdue hier. J'ai pas fait exprès d'être en retard pour le dîner. J'aurais pu ne jamais revenir, alors je veux bien rester enfermée à la maison aujourd'hui, et même tout demain, ça ne me dérange pas. Je peux te raconter, à toi, ce qui s'est passé. Comme t'es un chat, tu ne me répondras pas, mais tu me comprends, n'est-ce pas ?

La jeune chatte se met en boule et tire un bout de langue rose. Alice interprète cela comme le signe d'approbation qu'elle attendait.

— On jouait aux cartes avec Ivy dans la clairière. Il faisait très chaud et on avait oublié les éventails. On s'est assoupie toutes les deux, j'en avais marre, elle ne faisait que gagner. J'ai entendu ce lapin blanc taper de la patte contre le sol. Il regardait sa montre. Le tic-tac résonnait dans ma tête à chaque seconde écoulée. S'il était en retard, qu'il se dépêche ! Il est parti plus loin, j'ai décidé de le suivre. Je le poursuivais mais impossible de le rattraper, les lapins courent plus vite que les enfants, c'est injuste mais c'est comme ça ! Près d'un chêne, je l'ai vu se jeter dans son terrier. J'ai plongé dedans à sa suite et je suis tombée pendant très longtemps sans toucher le sol. Pendant ma chute, j'ai pensé à ma dinette laissée sous l'arbre. J'avais fini toute mon assiette, plus facile de manger des fraises des bois et de jolis petits champignons frais que les éternelles soupes de Maman. Qui mange des soupes en plein été ? Y'a vraiment que nous !

Alice gratte la tête de Dinah qui ronronne d'aise.

— J'ai enfin senti le sol, pas de douleur, j'avais le corps en entier, ouf ! Néanmoins, deux portes me bloquaient le passage, une trop grande, je ne pouvais pas atteindre la poignée et l'autre trop petite, je ne pouvais passer au travers. Pour m'adapter à leurs dimensions, j'ai dû boire différentes potions. C'est le drame de ma vie, jamais la bonne taille, trop petite pour accompagner Ivy à ses fêtes mais trop grande pour participer aux chasses au trésor de Tom. Y'a pas de raison qu'il en soit autrement au pays des merveilles. Plus loin, j'ai demandé mon chemin à un chat, peut-être ton grand-père, tu sais, celui qui s'est fait écraser par une voiture. Comme lui, il était fantôme, il apparaissait quand il voulait et souriait plus qu'il ne donnait d'indications. Ses dents brillaient dans le noir, toutes alignées comme il faut, pas besoin d'orthodontiste.

Dinah regarde Alice et la fillette lui décèle un air intelligent. La chatte saute du lit pour le rebord de la fenêtre, elle tourne le dos à la fillette, ça n'empêche pas celle-ci de poursuivre son monologue :

— Je crois que j'ai compris que je rêvais quand j'ai rencontré la chenille. Elle m'a proposé de manger des champignons, encore !

Alice reste figée la bouche ronde, elle est certaine d'avoir vu passer dans le ciel, à travers les carreaux, une hirondelle portant un petit chapeau.

— Avec Ivy, on avait choisi des champignons qui font voyager l'esprit, c'est pour ça que je me retrouvais là, sans rien avoir demandé. Mon corps était certainement, en ce moment même, dans la clairière avec ma sœur. Pour en avoir le cœur net, j'ai essayé, de toutes mes forces, d'ouvrir mes fichus yeux. Il ne se passa rien de particulier, même décor autour de moi. Je marchai sur le sentier pavé et apparut, le paysage bien rangé de chez la reine de cœur. J'allais apprendre très vite son identité et ses lubies, elle souhaiterait me couper la tête. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai cette faculté d'énervier les gens malgré moi. Je tenterai de garder cette même tête sur les épaules, ce qui s'avérera un sacré défi. Au tribunal, je ne pou-

vais plus discerner la réalité de cette convaincante histoire. J'aimais bien que toutes ces créatures me parlent, tout comme j'apprécierais que parfois tu me répondes Dinah. mets-toi ça dans un petit coin de ta tête de chat, mais j'étais lassée de ces complications et j'avais faim. Leur ton à tous devenait menaçant et voilà qu'ils revenaient à la charge avec ma taille qui de nouveau, n'était pas la bonne. Je me suis levée brusquement, je voulais qu'on m'entende. J'allais crier que le jeu était fini que je rentrais chez moi. Hélas, je me suis pris les pieds dans les jurés mal alignés sur leur petit banc et je suis tombée, très vite cette fois. Ma tête a heurté le sol dans un gong. J'ai eu un instant d'absence puis enfin, j'ai senti ma main frotter mon crâne à l'endroit de l'impact. Je me suis réveillée dans l'obscurité de la forêt. La seconde d'avant il faisait jour. J'en ai déduit que j'étais revenue dans mon monde. Restait que je ne reconnaissais rien, pas facile pour le chemin du retour dans ces conditions. Je tournais en rond, repassant mille fois devant la même grosse pierre couverte d'une mousse rousse. J'allais renoncer et j'ai entendu Ivy crier mon nom. Je suis allée en direction de sa voix et quand je l'ai retrouvée, elle tapait du pied en disant :

— En retard, nous allons être, en RETARD !

Elle trépinait et ses oreilles, de plus en plus longues, remuaient.

Noémie Gilsinger

librement inspiré d'*Alice au pays des Merveilles* de Lewis Carroll

La flânerie

— Allez Sophie, concentre-toi un peu. Choisis les chaussures qui te plaisent et après on pourra rentrer à la maison.

La petite fille est épuisée. Tout autant que la mère. La famille rentrait de la plage lorsque la fillette de cinq ans a trébuché. La sangle de la petite chaussure estivale s'est malencontreusement brisée et voilà que tout le monde a dû faire un détour par les commerces pour racheter une paire. Les parents de Sophie discutent dans un coin tout en regardant le prix des chaussures. Sophie, elle, est intéressée par des jouets de plage qu'elle voit au bord du petit magasin. Elle s'éloigne de quelques pas et admire les articles en plastique coloré. Elle longe le magasin et ne se rend pas compte qu'elle est emportée par le flux des passants autour d'elle. Ainsi, elle s'éloigne de ses parents et de sa sœur qui n'ont rien remarqué. La petite fille ne panique pas. Elle suit juste le mouvement. Elle se sent toute petite entre les jambes des grandes personnes. Elle leur arrive seulement aux genoux. Elle se fait parfois bousculer mais personne ne lui demande ce qu'elle fait là, toute seule.

Sophie est attirée par des parfums entêtants. Elle tombe sur des étals de savons artisanaux. Ses yeux brillent devant toutes ces couleurs et ces senteurs. Elle en attrape un dans ses petites mains d'enfant et le porte à son nez. Elle hume fort le cube de savon.

— Il sent bon Maman, se dit-elle.

Elle tourne la tête pour le lui montrer, mais elle réalise qu'elle est seule. Seule, dans cette rue au milieu de tous ces inconnus. Le savon lui échappe des mains. Il se brise en mille morceaux à ses pieds. La petite fille a du mal à respirer. Elle est perdue, plus jamais elle ne verra sa Maman ni son Papa. Ses pensées divaguent. Elle va partir à l'orphelinat et d'autres parents viendront la chercher. C'en est trop pour elle. Elle éclate en sanglots et se met à courir dans une direction au hasard. Elle ne sait pas par où elle est venue. Les gens autour d'elle la regardent. Mais personne ne lui demande pourquoi elle pleure, toute seule, dans la rue. Sa vue est brouillée par les larmes. De la morve lui coule des deux narines. Elle appelle ses parents, en vain. Sophie est effrayée. Peut-être restera-t-elle des heures dans la rue avant que ses parents ne la retrouvent. Elle a peur de devoir dormir dehors.

Tout à coup, une main puissante saisit son petit bras frêle. Sophie crie de panique. Malgré son âge, elle sait qu'elle ne doit pas parler aux inconnus. Qu'ils pourraient l'enlever et lui faire du mal. Elle relève la tête, prête à hurler encore plus fort, mais elle retient son cri. Au milieu des larmes, elle aperçoit le visage de son père. Elle se remet à pleurer de plus belle, mais de soulagement cette fois. Son père la prend dans ses bras et la serre fort contre lui. Il a eu la peur de sa vie. Il a imaginé les pires scénarios pendant ses dix minutes interminables. Mais il l'a retrouvée. Sa fille est devant lui, saine et sauve.

— Allez viens, on va retrouver Maman et ta sœur.

Sophie est heureuse d'avoir son père à ses côtés. C'est vraiment son héros. Ils font maintenant le chemin du retour, ensemble, main dans la main.

Raimon

Mirquette s'est perdue

Annette est une petite fille de six ans, si gentille, si fine, si légère que souvent on l'appelle de petits noms mignons comme : Blondinette, Mirquette ou Crevette. Crevette, elle déteste. Alors, elle répond vivement :

— Je m'appelle Annette !

À Toulouse, on adore les diminutifs et les petits noms qui viennent de l'occitan. Mirquette vient de *mirga* qui veut dire *souris*. *Pouletou*, traduit par *mon poussin*, *mon trésor*, est fréquent pour les garçons.

La maman d'Annette accompagne tous les jours sa mirquette à l'école Bénézet où l'enfant suit le cours préparatoire. Joyeuse, elle sautille en marchant, a toujours mille choses à raconter et ne fait pas attention au chemin par lequel elles passent.

Un après-midi d'avril, en récupérant Annette à l'école, sa mère lui explique que le lendemain, à midi, elle devra rentrer seule, car elle ne pourra pas être à l'heure. Puis, comme d'habitude elles déjeuneront ensemble. Mais, précise maman :

— Tu as fait le chemin cent fois et ce n'est pas loin, tu vas y arriver !

Il faut quatre minutes à pied pour aller de l'école à la maison et Annette pour une fois saura bien rentrer seule. Par prudence, elle commente le trajet qu'elles prennent pour rentrer :

— On sort de l'école et on tourne à droite, chemin de la Néboude, dit-elle.

— Je sais déjà, réplique la fillette tout en chantonnant.

— Et maintenant on longe le cimetière en continuant tout droit, remarque la maman.

— Je sais bien, répète Annette qui déteste longer le cimetière, car les garçons disent qu'il y a des esprits qui pleurent et des feux follets qui brillent dans la nuit. Les nuits de pleine lune, Michel a aussi vu des zombies.

— Quand tu vois la maison de la dame qui a un jardin plein de roses, c'est notre rue, la rue Gaston Phoebus. Regarde, dit-elle, on aperçoit notre immeuble.

Devoir rentrer seule n'inquiète pas l'enfant qui n'a pas vraiment compris en quoi consiste « rentrer seule » car elle n'envisage pas un seul instant que sa mère puisse ne pas venir la chercher. Elle comprend simplement qu'elle ne pourra pas lui donner la main, cette main qu'elle ne doit pas lâcher d'habitude.

Ce n'est que le lendemain, quand la grille de l'école s'ouvre et que le flot des enfants se mélange à l'ilot des parents qui attendent, qu'Annette comprend que personne n'est là pour la récupérer. La maîtresse a refermé la grille et est partie déjeuner avec ses collègues. Annette est restée un moment plantée à quelques mètres, désorientée de se retrouver toute seule.

Soudain, elle se souvient des explications de sa mère, et se met en marche. Elle n’a jamais été attentive à l’endroit où elles passent tous les jours et a tourné à gauche. Bientôt, elle ne reconnaît rien, cette maison jaune, elle ne l’a jamais vue avant, ni ce jardin dans lequel un gros chien aboie à son passage.

Elle a le cœur gros en regardant une dame qui parle avec son petit garçon qui lui a lâché la main pour donner un coup de pied dans une branche tombée au sol. Elle le gronde et ils s’éloignent.

— La chance d’être avec sa maman ! songe Annette.

Elle comprend qu’elle a tourné du mauvais côté et revient sur ses pas. Elle a du mal à respirer, se sent toute nouée, toute en vrac, comme dit son amie Émilie. Elle se sent perdue et quelques larmes coulent sur ses joues. La rue est complètement vide à présent. Elle rebrousse chemin et se dit qu’elle va forcément repasser devant l’école et continuer tout droit jusqu’à la maison de la dame aux roses.

Mais elle perd courage avant d’arriver à l’école et renonçant à avancer, elle préfère s’asseoir sur le trottoir. Pauvre Mirguette ! La tête posée sur les genoux que ses bras enserrant, elle ressemble à un pauvre petit chat abandonné. De gros sanglots lui viennent, elle ne bougera pas de là.

Une dame s’approche et lui parle, elle a une voix douce et Annette lui répond seulement par des reniements.

— Où habites-tu ? demande-t-elle.

Le visage d’Annette s’éclaire :

— 29 rue Gaston Phoebus !

— Ah ! dit la dame, c’est à côté, suis-moi, je te raccompagne.

Annette la suit et ne fait pas attention au trajet. Déjà consolée, elle sautille et chantonne, puis elles longent le jardin fleuri. Elles respirent ensemble l’odeur des roses.

— Quelle merveille ! dit la dame. Ce sont des Ghislaine de Féligonde, des roses anciennes qui changent de couleur selon le temps.

— Elles sont orange et jaune aujourd’hui, remarque Annette.

— Tu les observeras tous les jours, dit la dame. Il faut bien regarder ce qui t’entoure, c’est très important.

Annette hoche le tête, elle va bien regarder.

— Les Ghislaine de Féligonde deviennent blanches quand il fait chaud. Je te laisse découvrir quelle est leur couleur quand il fait froid.

Soudain, Annette aperçoit son immeuble et détale à toute vitesse, elle entend à peine la dame qui lui crie quelque chose. Alors elle se retourne et la salue de la main avant de pousser la porte de l’immeuble.

— Tu ne t’es pas perdue ? demande Maman.

— Un peu, répond sa mirgue, mais c’était quand même bien !

Joëlle Caujolle

Sur la plage

L’enfant est en vacances à la mer avec ses grands-parents et son petit frère, encore bébé. Elle vient de se réveiller. Sa sieste a été courte. Elle ne fait pas de bruit. Le bébé dort encore. De la fenêtre de leur chambre, elle observe la mer, la plage et les mouettes. Au loin, elle aperçoit son grand-père qui revient vers la maison. Pour ne pas intoxiquer ses petits-enfants, il sort toujours fumer ses gros cigares sur la plage. L’enfant demande à sa grand-mère si elle peut descendre l’escalier menant de la terrasse à la plage afin de le rejoindre. Elle espère l’entraîner au bord de l’eau pour ramasser des coquillages. Mamie ac-

cepte. Un petit escalier la sépare de Papy. Une fois descendue, elle ne voit plus son grand-père. Elle fait quelques mètres en direction de l'eau. Elle le retrouvera plus loin. Mais Papy vient de pénétrer dans l'immeuble, par la porte d'entrée. Il n'a pas vu la petite fille descendre depuis la terrasse. Ils se sont manqués de peu. Mamie est dans la chambre. Elle change le bébé qui vient de se réveiller. Papy, assis dans un fauteuil, entame la lecture de son journal. De longues minutes s'écoulent quand soudain Mamie ressort de la chambre, le bébé sous le bras.

— Où est la petite ?

— Mais je n'en sais rien. Je viens de rentrer après avoir fumé mon cigare.

— Quoi ? Mais, elle t'a vu par la fenêtre et elle est descendue sur la plage. Je la croyais avec toi.

Les grands-parents comprennent ce qui vient de se passer et bondissent vers la terrasse. Sur la plage, beaucoup d'enfants se baignent ou jouent dans le sable. De loin, impossible de distinguer leur petite fille. Mamie dépose le bébé dans son parc, puis ils sortent tous deux en courant pour rattraper au plus vite la fillette. Ils interrogent tous les parents qu'ils croisent. Personne n'a vu une gamine, âgée de quatre ans, marchant seule sur la plage. Mamie s'affole. Elle décrit les vêtements de sa petite fille, une petite robe arborant un personnage de dessin animé. Hélas, deux enfants sur trois correspondent à ce signalement.

La fillette poursuit son chemin. Elle marche seule le long de l'eau.

Les immeubles lui paraissent maintenant très loin et toujours pas de Papy en vue. Pourquoi n'est-il pas au bord de l'eau ? Elle continue à avancer. Elle évite de marcher dans les flaques gélatineuses. Son grand-père lui a expliqué ce que sont les méduses. Il faut s'en méfier. Elle croise un groupe d'adultes marchant comme elle. Nul ne s'inquiète de voir une si petite fille, seule le long de l'eau. Soudain, la fillette s'arrête. Elle vient d'apercevoir une étoile de mer.

Elle lève les yeux au ciel. D'habitude, c'est là qu'on voit les étoiles. L'étoile de mer serait-elle tombée du ciel. Elle a un doute. Elle voudrait la ramasser pour la montrer à son grand-père. Elle avance sa petite main vers l'étoile, puis se souvient qu'il ne faut pas les toucher. Papy a expliqué qu'elles risquent de mourir si elles ne sont plus dans l'eau. Elle dit au revoir à l'étoile, lui souhaite une bonne nuit, puis reprend sa marche. Une fois arrivée au brise-lames, elle s'arrête et ramasse des coquillages. Avec les couteaux, elle achètera des fleurs en papier crépon, dans les magasins tenus par des enfants plus grands qu'elle. Elle décide de faire demi-tour pour montrer ses trésors à Mamie. Bientôt, proche de la maison de vacances, elle aperçoit enfin son Papy. Il a le visage tout rouge et aux côtés de Mamie, en larmes, il discute avec un groupe d'inconnus. Tous se précipitent sur elle. L'enfant ne comprend pas pourquoi Mamie pleure et s'empresse de la rassurer :

— L'étoile de mer va bien. Elle est toujours dans l'eau. Je ne l'ai pas touchée.

Peyrat Michèle